

vaient pâles et refroidis dans les branches dépouillées du jardin ; les guirlandes de feuilles étaient tombées des arbres ; une couronne de neige, ce lincoln de l'hiver, les remplaçait ; les maisons de campagne ne retentissaient plus de cris joyeux ; les allées des parcs ne voyaient plus de promenades au soir, de douces pressions de mains, de regards échangés, et les bosquets ne recueillaient plus de tendres paroles, de folles déclarations, de soupirs interrompus. Epinay est une de ces villes qui ne vivent que six mois de l'année : au retour du printemps, elle se pare de fleurs et d'habits de fête ; quand l'automne l'abandonne, elle s'habille de deuil et s'environne de silence et d'oubli. Cependant, lorsque vint l'hiver de 1831, deux de ses habitans préférèrent son séjour monotone au bruit de la capitale, ses plaisirs purs aux soirées étincelantes du faubourg Saint-Germain, sa solitude aux bals et aux spectacles. L'un s'appelait le lieutenant-général Luggi ; l'autre Juana, jeune fille de dix-neuf ans, et d'origine corse.

Onze heures venaient de sonner à la paroisse d'Épinay, tout était silencieux dans la villa du général ; cependant, si quelqu'un eût traversé l'antichambre et le salon, écouté quelque tems à la porte de la chambre à coucher de Juana, il aurait entendu comme un bruit de soupirs, comme le mouvement parfois interrompu d'une respiration douce et suave ; la jeune Corse dormait encore. Cette chambre à coucher offrait bien aux regards tout ce qu'une coquette de femme peut inventer : de longs rideaux de soie recouvraient éternellement les fenêtres ; Pété, afin que les rayons d'un lourd soleil ne pénétraissent pas dans cet asile de paix et d'amour ; l'hiver, afin que la bise n'arrivât qu'affaiblie à l'oreille de la jolie dormeuse, et ne suspendît point le sommeil qui se posait sur son front, que le chagrin et la douleur n'avaient pas sillonné.

Au milieu de cette pièce toute délicieuse, était un guéridon de citronnier avec des queues de lion aux trois angles, sculptées admirablement par un ouvrier de Florence ; des tableaux flamands pendaient aux murs ; c'étaient quelques-unes de ces merveilleuses peintures qui expliquent tout le caractère d'un peuple ; l'un représentait une orgie campagnarde avec ses jeunes filles aux jupons courts, avec ses Allemands aux faces rieuses et soufflées : avec ses danses du Nord naïves et brûlantes ; plus loin des pots de bière, des tables cassées, des verres à demi remplis, et partout l'expression de la gaieté et du bonheur : Teniers avait signé ces tableaux !

En face, et comme pour servir de pendans, quelques portraits par Rembrandt, ceux du bonhomme Six, du docteur Faustus et d'Uytendogaer, compositions surhumaines et très-recherchées aujourd'hui.

Sur le marbre de la cheminée apparaissait un démon aux ailes bruyantes et ouvertes, à la bouche pleine de malédictions, aux ongles crochus, un démon enfin reproduisant une des plus bizarres diableries de Callot, sculpté en marbre, et tenant dans sa main une lampe de vermeil d'où jaillissait une lumière pure, comme pour expliquer, parodie sanglante des choses de ce monde, que le bien donne incessamment la main au mal, les douleurs aux joies, le satanique au divin ! En effet, demandez, non pas au jeune homme qui essaie la vie, mais à celui qui y est entré à grands pas, si tout n'est pas déception et erreur, il vous répondra que le bonheur n'est qu'une grimace agréable de l'adversité, le sourire une contraction nerveuse, et l'amour un accouplement de deux souffrances ! Ainsi, cette lampe qu'un démon soutenait, n'était pas seulement un objet de luxe, mais une leçon profonde.

Nous n'irons pas plus avant dans les secrets d'une jolie femme, car la chambre à coucher est souvent le reflet des cœurs de nos dames ; elles y posent l'hôtel dont elles sont la divinité. Qui de nous n'a pas consulté, dans le cours de son orageuse existence, rencontré un cœur qui répondit au sien, n'où joue qui ait été brûlée par un de ses baisers, un regard qui se soit perdu dans son regard, une bouche qui ait soupiré son nom ? Que celui-là résume en un instant tous les bonheurs passés de sa vie, qu'il se replie sur lui-même, qu'il feuille dans ses souvenirs les plus énivrans, qu'il se rappelle ses félicités les plus parfaites, et il comprendra que le boudoir et la chambre à coucher d'une jolie femme, française ou italienne, espagnole ou corse, ne sont que les rayons plus ou moins prolongés de son âme. En Italie, cette terre toute volcanisée, à côté d'une madone étincelle la lance d'une dague : l'amour n'y apparaît que sanglant ou emporté ; en Angleterre la passion, est insolente, en France, elle a passé en habitude ; mais en Corse ! si quelqu'un de nous connaît ce pays, qu'il se rappelle l'humour haineuse de ses habitans, ces duels héréditaires, et ils diront, avec nous, que l'amour concentre là, quand il est partagé, plus de feux qu'en Espagne ; lorsqu'il est trompé, plus de haines qu'à Venise ; et qu'enfin la Corse a inventé pour lui ce mot terrible et sonore : la vendetta.